



EDITO

Lettre trimestrielle n° 48 – avril 2014

Chers adhérents,

Une nouvelle Assemblée Générale s'est déroulée ce samedi 31 mars 2014 dans la salle de projection du Fort. Plus de soixante-dix personnes étaient présentes pour cet échange annuel toujours agréable.

Après la validation des bilans d'activités et financier, un nouveau Conseil d'Administration de 12 personnes a été élu, suite à la modification de nos statuts lors de la précédente Assemblée Générale (mars 2013).

Les nouveaux membres sont : Frédérique Cauche, Monique Chabeau, Patrick Ducrocq, Christelle Gréville, Johann Lepers, Peter Maenhout, Cécile Navarro, Freddy Pourcel, Gérard Prouvost, Sonya Prouvost, Marc Toutin et Guy Vandenebee. Le bureau élu le 05 avril 2014 est composé aux postes de Président : Marc Toutin, Secrétaire : Sonya Prouvost, Trésorier : Patrick Ducrocq.

Lors de l'A.G, une présentation du livre que prépare Xavier Lavallart sur le Fort de Mons-en-Barœul a retenu toute l'attention du public. Ce livre édité par l'Association devrait être disponible dans les prochains mois.



Un livre sur l'Art Déco à Lens (objet de notre voyage du 10 mai prochain, quelques places restent à pourvoir, dépêchez-vous de vous inscrire...) et un bouquet ont été offerts par l'Association à Annie Beaurenaud pour la remercier de son investissement à la présidence durant toutes ces années. Le soleil était également avec nous ce qui a permis de profiter de la cour Sud du Fort et de la galerie couverte pour échanger autour d'un verre avec quelques biscuits.

Daniel Verley nous a annoncé son souhait de ne plus animer les visites du Fort. Nous le remercions de toutes ces matinées où il a permis à de très nombreux visiteurs de plonger dans ce qu'a été ce monument lors de ses différentes vies. Daniel reste une source importante d'informations que nous consulterons le plus régulièrement possible pour le bien de l'Association. Anne-Marie Verley et Gérard Logez quittent également le C.A. dans lequel ils se sont largement investis. Nous les en remercions. Nous espérons les voir continuer à œuvrer au sein de l'Association sur l'un des projets qui se forment.

En effet, en dehors des habituelles activités pour lesquelles les disponibilités sont toujours attendues, plusieurs projets apparaissent. Mais nous reviendrons très prochainement vous présenter ces projets auxquels nous espérons vous voir participer, *une heure seulement pourquoi pas*, dans un local éclairci et réorganisé, dans une ambiance détendue et conviviale.

Très bonne année de Passionnés, d'Historiens, de Chercheurs, de Curieux, d'Adhérents de l'Association Historique de Mons-en-Barœul.

Pour l'Association, le Président.

P.S. : Vous trouverez avec cet envoi votre carte d'adhérent 2014 si vous ne l'avez pas reçue lors de l'A.G.

AFFAIRES DE BÂCHES

En août 1876, le sieur Gabet-Lequeux, fabricant de bâches et de toiles imperméables à Lille, rue des Tours n° 14, est en instance pour obtenir l'autorisation de transférer la fabrication, sans cuisson d'huile, sur un terrain de 35a46ca sis à Mons-en-Barœul. Ce bien appartenant à Mme Joséphine Beghin-Tellier est exploité par le sieur Cousin.

S'ensuivent alors de vives protestations, notamment par des notables de l'époque et certains douaniers de la caserne proche, qui se plaignent des mauvaises odeurs. Le Conseil Central d'Hygiène et de Salubrité intervient ; un procès est intenté par Victor Courtecuisse, horloger-bijoutier à Lille. Ce dernier est propriétaire d'une « campagne » dont la porte d'entrée, en fer forgé, face à l'ancien bureau de poste, était encore visible avant l'aménagement du carrefour Franklin. L'affaire est commentée par le maire Alexandre Delemar, également commissaire-enquêteur, qui démonte les arguments fallacieux des opposants. En 1887, lorsque des bâtiments sont détruits par un incendie, puis reconstruits, Victor Courtecuisse revient à la charge, sans succès.

Edouard Gabet et Flore Lequeux se sont mariés à Landrecies en 1860 où ils ont exploité une entreprise similaire. Ils sont également propriétaires d'un tissage mécanique à Marcq-en-Barœul.

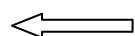
Le site 87, rue Daubresse-Mauvriez avait une étroite façade sur la rue et l'usine était en retrait de 120 mètres. Pour y accéder, il fallait passer par le chemin particulier situé en face des écuries du château Decoster. Ce passage existe encore mais est réservé aux piétons. Une autre voie privée située rue Thiers entre ce qui devint les établissements Nord-Bouteilles et un estaminet, permettait également d'accéder à cette parcelle. L'ensemble était en limites de la sablière, du jardin de M. Courtecuisse et de terrains bordés par la voie ferrée. Ceci explique son caractère quasi-confidentiel, étant donné son emplacement en dehors des voies de circulation (numéros de parcelles 2128 à 2141).

Plan cadastral de 1905. On voit que l'ensemble des bâtiments se situe au bout du chemin particulier cadastré n° 2128. Il y avait deux maisons, deux magasins, trois séchoirs, teinturerie, buanderie, écurie, cour industrielle, cheminée d'usine...

En 1901, Flore Lequeux, devenue veuve, âgée de 58 ans, est rentière, tandis que sa fille Nelly Gabet, âgée de 27 ans, est déclarée « manufacturière ».

En 1906, on peut constater que l'usine a été cédée à Marie Van Ackère, née en 1850, teinturière, divorcée de l'industriel Bénéoni Mestdagh. A la même adresse nous trouvons son beau-fils, André Gille, comptable dans l'entreprise, marié à Alice Mestdagh.

L'activité diffère puisqu'il s'agit maintenant de teindre les bâches. Les principaux clients étaient Bonte à Lille, les cirques Pinder et Amar. Il y avait une trentaine d'ouvriers. Marie Van Ackère décède en 1927, l'entreprise passe alors au nom de la famille Gille.



Ici se trouve la rue Daubresse-Mauvriez.



Les deux fils de la famille Gille, Robert et Paul travaillaient dans l'entreprise, Robert à la mécanique et Paul à la teinturerie. Paul demeurait dans une des maisons attenant aux bâtiments d'exploitation. Lorsque le grand-père sortait le savon tout bouillant qui venait d'être fabriqué, il n'était pas question pour les petits-enfants de rester à proximité.

Une grosse chaudière fut installée dans un séchoir seulement en 1931. C'est Robert qui tous les matins à 3 heures la démarrait avant l'arrivée des ouvriers à 5 heures. Ceux-ci allaient d'abord se mettre du cœur à l'ouvrage en passant par « *Le Drapeau National* » tout proche, pour boire leur bistouille.

Devant un des séchoirs qui approchaient une vingtaine de mètres de hauteur, Robert Gille, troisième à partir de la gauche, avec quelques ouvriers.

La chaudière consommait 10 tonnes/semaine de charbon et c'est la société Assochar qui venait livrer, passant par la petite voie particulière. Mais lorsqu'il fallut changer cette chaudière, le nouveau matériel fut amené par le passage du côté de la rue Thiers ; il fallut alors démolir préalablement quelques clôtures.



Ci-contre, Robert Gille perce des trous dans la poutre métallique avec un chalumeau (sans protection !), à sa gauche, Victor Bruneel, le maçon bien connu, qui a construit la grotte de Lourdes rue du Barœul. C'est lui qui ramassait aussi les ordures du Haut-de-Mons dans sa charrette.



Avril 1932 : dans l'enceinte de l'usine, de gauche à droite, André Gille et son épouse Alice Mestdagh, sa belle-sœur Gabrielle Mestdagh et sa belle-fille Louise Lestoquoi.



A gauche, Robert Gille. Pour ses besoins en eau, l'entreprise était amenée à forer jusqu'à 30 mètres de profondeur pour pomper l'eau du puits. Lorsque l'activité s'est arrêtée, les maisons voisines eurent de l'eau dans leur cave.



L'entreprise cessera vers 1936. Il y aura alors un dépôt de bois, puis l'entreprise de produits pharmaceutiques de base et laboratoire de recherches de Roland Vercambre. Plus récemment c'est l'entreprise de transports Baillivet qui s'installera à cet endroit et enfin les magasins Intermarché et Aldi. C'est à proximité de ces derniers que les restes de teinture étaient déversés pour sécher au soleil. Une croûte se formait et il fallait faire enlever ces boues régulièrement.

Dans les années 50, habitaient encore au n° 87 de la rue du Général de Gaulle, Mme veuve Gille-Mestdagh, son fils Paul Gille avec son épouse et un couple Lubin. Chez ce dernier un stock de vieux papiers prit feu le 24 juillet 1952, gagnant l'habitation de Mme Gille-Mestdagh, maison qu'il fallut démolir partiellement.

LES TRANSPORTS HENRI LOSTE

Dans les années qui suivent la Libération, la France manque de moyens de transports. Cette situation va permettre à des camionneurs avisés de saisir cette opportunité pour créer leurs entreprises.

C'est ainsi que dans les années 50, Mons en Barœul bien que commune restée plutôt rurale, compte plusieurs entrepreneurs de transports dont Buchet, Defever, Delava, Henry, Laforce, Lestoquoy, Longuépez et Loste. Ce dernier, né en 1903 à Neuve Chapelle (62), est embauché à 17 ans pour apprendre le métier de forgeron à la fonderie d'Isbergues (62).

En 1928 il est conducteur de train à Ytres (62), puis devient douanier en 1929 à Rumegies (59). Muté à la caserne des douanes 8 rue de Lannoy à Fives en 1934, il va habiter avec son épouse Léa Prudhomme au 168 de la même rue à l'angle de la rue Gosselin, à l'étage de l'épicerie des époux Saelens (*aujourd'hui lavoir automatique*). **En 1935 il s'installe au 122 rue du Becquerel à Mons en Barœul**, à côté de l'épicerie de Jeanne Cordonnier épouse de Robert Roch, connue sous le nom de « *Chez p'tite Jeanne* ».

A la Libération, Henri Loste achète un petit camion Citroën et à la demande de commerçants et particuliers, il se rend chez des viticulteurs champenois et bourguignons pour transporter leurs commandes.

Sa petite affaire marche bien et lui permet d'acquérir en 1948 ce camion Bernard de 10 tonnes. Ces véhicules étaient surnommés « les seigneurs de la route ». Sur la photo ci-contre, rue du Becquerel, le fils André Loste, 16 ans.



Ci-contre, Henri Loste devant sa maison rue du Becquerel: chargement de vannes usinées par les Ets Cocard à Lille, une commande de la Société Générale des Huiles de Pétrole (S.G.H.P.) de Dunkerque.

Dans ces années, la reconstruction industrielle bat son plein. Cette révolution silencieuse, que d'aucuns appellent maintenant « Les Trente Glorieuses », va permettre aux entrepreneurs audacieux de saisir leur chance. Henri Loste est de ceux-là. Il est alors sollicité pour le transport

des masses lourdes et indivisibles, avec comme clients importants l'usine de Fives, leader français de la mécanique lourde, ainsi que Stein Industrie à Lannoy et la société de Constructions Métalliques de Provence (C.M.P.), basée à Petite Synthe.

Rue du Becquerel : le beau-fils René Bidard. A droite, on distingue l'épicerie de la « P'tite Jeanne » avec sa plaque de la bière du **Coq Hardi**, sur laquelle était inscrite la formule « plus j'en bois, plus je chante clair ».

En 1952, pour cette nouvelle orientation et par manque de place, l'entreprise se voit contrainte de déménager sur Fives au 82 rue de Philadelphie à l'angle droit de la rue Coustou, ce qui lui permettra d'acquérir des véhicules et des remorques adaptés à ce type de transports.

Avec le concours de ses enfants, Henri Loste fait rapidement prospérer son entreprise. Michel et André seront conducteurs et mécaniciens. Yvette

s'occupe du secrétariat et de la comptabilité. Quant à son époux René Bidard, en plus d'être chauffeur, il est chargé des calculs, croquis et plans nécessaires pour aménager les remorques et fixer les pièces d'acier. René est le fils de Jules Bidard, *plombier-zingueur*, et de Juliette Vansteenkiste, *tenancière de l'estaminet 27 rue Colbert à Mons en Barœul*.



L'entreprise familiale appréciée pour sa fiabilité et la qualité de ses prestations ne va pas cesser de prendre de l'importance. En 1964, l'achat de nouveaux tracteurs, remorques surdimensionnées, ainsi que le besoin d'ateliers de réparations l'obligent à quitter ce lieu devenu exigu ; pour cela l'entreprise rachète l'ancienne liquoristerie de la brasserie **l'Avenir** 60 rue Faidherbe à Hellemmes. Henri fait apposer une fleur de Lys représentant les armes de la ville de Lille sur ses camions.

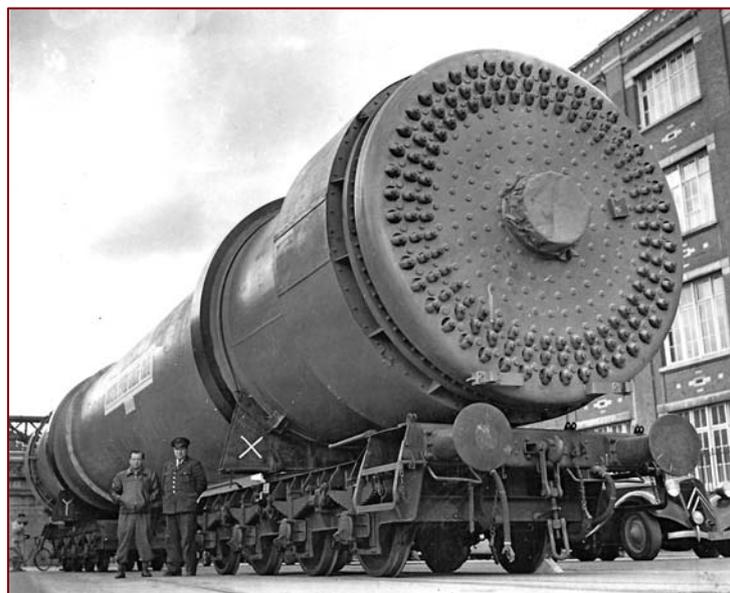
En plus des énormes pièces mécaniques pouvant peser 600 tonnes, d'une longueur de 50 m et 10 m de diamètre, l'entreprise devra parfois effectuer des transports les plus insolites et faire face à toutes les difficultés que représentaient les missions pour se rendre aux ports de Dunkerque, du Havre et à Marseille pour l'embarquement des camions vers la Libye, un trajet qui prenait trois semaines. Il y a même une chaussée qui a été construite spécialement de Petite Synthe au port de Dunkerque pour permettre l'acheminement des fabrications de la C.P.M. Cette voie existe encore de nos jours.

Bien qu'ayant les routes ouvertes par les motards de la police (CRS), ainsi que le concours des agents de l'EDF et des PTT munis de perches pour relever leurs câbles, voire les démonter et les remonter, chaque itinéraire était une source de difficultés.

Sur son nouveau site, l'entreprise ne va pas cesser d'évoluer. Avec ses 35 salariés, elle deviendra la première en France et même en Europe de l'Ouest pour sa capacité de transports et manutention.

1966 : pièce de chaudronnerie devant les grands bureaux, avec le gardien de l'usine de Fives, Julien Vandenabeele

En 1972 Henri décède, son épouse Léa et ses enfants continuent l'exploitation en créant la **Société Anonyme Loste**.



En 1979 la société est contactée par l'Association Régionale des Amis des Moulins (A.R.A.M.), pour déplacer le moulin des Olieux d'Offekerque à Villeneuve d'Ascq.



Ceux qui connaissent ce côté du Calaisis avec ses petites routes sinueuses bordées de profonds watergangs, peuvent s'imaginer les précautions qu'il a fallu prendre pour déménager cet édifice.

On peut maintenant admirer ce moulin reconstruit par les Compagnons du Devoir au musée des Moulins de Villeneuve d'Ascq. Si on se réfère à la date inscrite sur le rouet, il fut construit en 1743 par Engelbert De Smyttere, célèbre maître charpentier d'Arnèke (59).

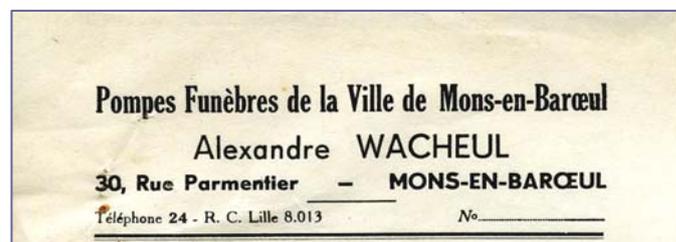
En 1982 Léa décède, suivie de son gendre René Bidard en 1985. La succession et les charges étant devenues trop lourdes, l'entreprise sera revendue en 1986 à la société marseillaise **Mediaco**, spécialiste en levage (en 2014 n° 1 en France et 7^{ème} au niveau mondial).

On ne peut écrire ces quelques lignes sans souligner le beau geste de la famille Loste.

En juin 1944 l'église du Saint-Sacrement à Fives est détruite par un bombardement des alliés. Lors de la reconstruction, dont les plans ont été dressés par Gustave Gruson, architecte installé 28 rue Courcot à Mons en Barœul, le curé Pierre Flipo va solliciter l'entreprise Loste pour transporter gracieusement tous les matériaux nécessaires à l'édification et à l'installation du nouvel édifice. La famille accepte et c'est le fils André qui ira chercher les milliers de briques à Phalempin, les sacs de ciment à Haubourdin, les chaises et les prie-Dieu dans une menuiserie à Neuville Coppegueule (pays des chaisiers) dans la Somme et enfin la cloche de 380 Kg à la fonderie Paccard d'Annecy. Lors de l'inauguration en mai 1953, le Cardinal Liénart leur témoigne publiquement toute sa reconnaissance et offre à Léa, l'épouse d'Henri, un prie-Dieu avec sa plaque sur laquelle il a fait graver « EN MEMOIRE DE Madame PRUDHOMME ».

La chaîne de télévision qui programme maintenant des reportages sur les déménageurs ou les camionneurs dits de l'extrême, aurait eu matière à filmer avec l'entreprise Loste !

Alexandre WACHEUL



Ce nom de famille ne peut laisser indifférents les Monsois d'un certain âge qui, pour d'évidentes raisons et compte tenu de l'objet de l'entreprise, ont eu recours aux services des Etablissements Wacheul. Alexandre Wacheul était le fils d'un cocher, voiturier et loueur de voiture installé à Saint-Maurice-des-Champs, rue du Faubourg de Roubaix. Tout jeune, il sera amené à s'occuper des chevaux en qualité de cocher de fiacres.



Au début des années 20, il s'installe à Mons-en-Barœul au 30 rue Parmentier pour exercer la profession de loueur de voitures. En 1925, il obtient l'adjudication de la commune pour le transport des corps de personnes décédées dans les limites du territoire. Subdivisées en 5 classes, suivant le nombre de chevaux et de porteurs, le prix variait de 25 F à 350 F. Ce monopole communal des pompes funèbres n'existe plus aujourd'hui.

Ce local fut réquisitionné pendant la Grande guerre et servit d'écurie pour les chevaux de l'occupant allemand.

Comme le voulait l'époque, c'est d'abord avec un corbillard hippomobile qu'il assumera sa mission. Ce véhicule en forme de baldaquin était orné d'un plumet aux quatre coins de son toit et les chevaux étaient parés de caparaçons. Ces ornements pouvaient varier selon les enterrements.

Ci-contre, en 1948, Alexandre Wacheul à la tête de son équipage, à l'angle des rues Carnot et du Général de Gaulle. (Photo Henri Prévost).



En véritable "homme de cheval", il savait choisir et soigner les demi-sang arabes noirs dont il avait la parfaite maîtrise. Il faut se souvenir que les personnes qui accompagnaient le défunt, de son domicile ou de l'église au cimetière, suivaient le convoi à pied. Les chevaux devaient donc "aller au pas" pendant tout le parcours.

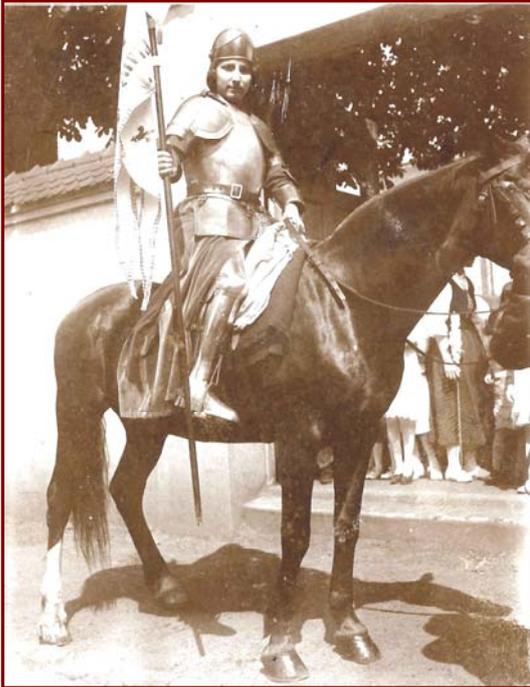
Dans les années 50, un fourgon mortuaire de type Renault remplaça l'attelage. Avec une Celtaquat Renault aménagée il assumera le taxi et l'ambulance.

Marié en 1912 avec Madeleine Sence, Alexandre Wacheul aura deux garçons. L'aîné, Roger, deviendra Procureur de la République. Le cadet, Henri, reprendra l'affaire, le petit-fils Jean-Pierre assurant le service d'ambulance. Pendant 38 ans Alexandre Wacheul aura accompagné les Monsois dans leur dernier voyage. Le sien aura lieu en 1963. Décédé subitement, il aura travaillé jusqu'à la fin de sa vie. Il laisse le souvenir d'un homme un peu bourru, mais toujours disponible et fiable comme le nécessitait sa profession.

MANIFESTATIONS RELIGIEUSES PLACE DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE

Dénommée place Fénelon en 1896, puis parvis Jean XXIII en 1964

En mai 1930, communion solennelle et fête de Sainte Jeanne-d'Arc



Le 11 mai 1930 une double cérémonie se déroula dans l'église Saint-Pierre, toute parée comme aux grands jours de fête. Le temps maussade et pluvieux n'avait pas permis de décorer la place aux couleurs nationales. Cependant des drapeaux flottaient aux fenêtres de nombreuses maisons.

Pendant la grand'messe, à laquelle assistaient M. le Maire et de nombreux conseillers municipaux, MM. les membres du Comité Catholique, du Conseil Paroissial, de la Fraternelle, de la Gymnastique, des Anciens Militaires. Le R. P. Lionet -Oblat de Marie Immaculée-, nous donna un magnifique panégyrique de notre héroïne nationale. Le chant de l' « Etendard » termina cette belle cérémonie. (extrait bulletin paroissial)

Jeune fille figurant Jeanne d'Arc, face au portail de l'école Notre-Dame-de-la-Treille.

En mai 1956, communion solennelle, avec l'abbé Auguste Vanbervliet, curé de la paroisse, décédé à Armentières en 1998.

Rue Rollin : l'abbé Vanbervliet avait le sens de la mise en scène.

Après la procession des communicants, suivait celle des communicantes : au premier plan à droite, la communicante Micheline Vanhaeren.

Le clergé et les familles fermaient le cortège : l'abbé Vanbervliet entouré de deux servants, à sa droite, Bernard Monnerie et à sa gauche, Christian Debuf.



Association Historique de Mons-en-Barœul,

Photos et documentation Francis Clabaux, Micheline Delhaye-Vanhaeren, René Desmytter, bulletin paroissial juin 1930

* correspondance :

Association Historique de Mons-en-Barœul-Fort de Mons-en-Barœul, rue de Normandie 59370 MONS-EN-BARŒUL ; infos@histo-mons.fr ; www.histo-mons.fr

* Responsable de publication : Marc Toutin - relecture par André Caudron, mise en page par Annie Delatte-Regolle

* ISSN 1968-9160

* permanences au local, les mardi et jeudi de 14h à 17h : cour sud du fort de Mons-en-Barœul, tél : 06.88.04.50.86